

L'ÉTAT ACTUEL DE LA MUSIQUE FRANÇAISE

A la façon dont, depuis quelques mois, nous célébrons en France la mémoire de Berlioz, ne semble-t-il pas que nous redoutions un peu de ne pas trouver dans notre passé musical un seul autre génie comparable aux Palestrina, aux Bach, aux Mozart, aux Beethoven, et qui suffise à nous assurer une place honorable dans la hiérarchie des nationalités musicales ? Nous mettons vraiment trop de passion à exalter ou à défendre Berlioz. Serait-il donc vraiment, dans le domaine de la musique, notre unique grand homme ?

Rameau, je le sais, passe dans certains milieux pour une sorte de géant. On l'oppose à Gluck, voire même parfois à Bach. On n'a pas toujours tout à fait tort, et telle page de Rameau, comme l'air de Thésée dans *Hippolyte et Aricie*, est sublime. Mais enfin ne force-t-on pas un peu les choses ? Ne manque-t-il pas à Rameau, comme à tant d'autres talents qui ont à leur tour honoré la France, ce don merveilleux, ce don souverain qui seul caractérise les héros, les demi-dieux de l'art, le don d'éternelle jeunesse, le don d'universelle présence ? Nul effort ne m'est nécessaire pour entrer en contact immédiat avec Bach ou avec Beethoven, et je ne sais vraiment pas, en les écoutant, si ces musiques sont d'hier ou d'aujourd'hui. Il faut que j'y réfléchisse pour m'apercevoir qu'elles datent de loin déjà. Et au contraire nous est-il possible d'admirer directement Rameau ? Nous est-il encore vraiment présent ? Ne faut-il pas, pour le comprendre, un effort de curiosité érudite qui nous permet sans doute de l'approcher et de juger de sa grandeur, mais comme dans un recul d'où il nous apparaît nécessairement diminué ? Et, si nous laissons de côté Rameau, qui donc, outre Berlioz, oserons-nous nommer parmi les musiciens français, qui reste digne d'être cité après un Bach ou un Beethoven ?

Mais, si Berlioz est notre seul musicien de génie, voici qui est singulier : Berlioz ne semble, au premier abord du moins, ni continuer, ni préparer aucune tradition nationale, aucune tradition française. Il ne se rattache ni à Rameau, ni à Grétry, ni à Méhul, ni à Boïeldieu, ni par-dessus leurs têtes aux maîtres contrapuntistes du xvi^e siècle. J'ai du moins l'impression qu'un esprit nouveau l'anime, que sa musique est uniquement « sa musique » sans être plutôt française qu'allemande ou italienne. Et après lui, on profitera sans doute en France de ses découvertes, de ses créations ; on usera des moyens orchestraux dont il a si habilement tiré parti ; on écrira des poèmes symphoniques ; on sera littéraire,

on sera romantique ; mais on n'imitera pas son style ; aucune inspiration ne ressemblera à la sienne ; et les musiciens français du xix^e siècle, que ce soit César Franck ou M. Saint Saëns, M. Massenet, M. Vincent d'Indy ou M. Debussy, sembleront appartenir à une famille d'esprits toute différente de la sienne. Si Berlioz est le grand musicien français, en quoi est-il donc Français ?

Mais qu'est-ce que c'est que d'être Français en musique ? Existe-t-il une tradition musicale que l'on puisse appeler française ? Où commence cette tradition ? S'est-elle interrompue avec Berlioz ? S'est-elle perdue ou retrouvée après lui ? Et enfin où en sommes-nous à l'heure présente ?

Je me posais, il y a quelques mois, ces questions, et, comme elles m'embarrassaient fort, je résolus de m'éclairer en interrogeant quelques-uns des plus compétents de nos musiciens et de nos musicologues. Ce sont les résultats de cette enquête que j'offre aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue Bleue*.

Et je dois dire tout d'abord quel accueil j'ai trouvé auprès de tous nos musiciens. Depuis M. Vincent d'Indy qui, le premier, s'est mis à ma disposition avec un empressement, une simplicité et une modestie dont j'étais confus et répondait à mes questions avec la haute conscience et tous les scrupules d'une sincérité qui se défie d'elle-même, jusqu'à M. Romain Rolland qui a médité un mois sa réponse pour me la donner plus réfléchie, plus large et plus sûre, je n'ai rencontré que des hommes épris profondément de leur art, soucieux d'en pénétrer la nature et d'en définir l'orientation, indifférents à la mode, oublieux du public, audacieux et libres. Ils parlaient tous pas pur amour de la vérité et non pour m'être agréable ou pour plaire à leurs amis. Je n'ai donc pas à les remercier, ni moi, ni personne ; mais je ne leur en suis que plus reconnaissant.

J'ai d'abord vu M. Vincent d'Indy.

« Vous cherchez, m'a-t-il dit, à définir la musique française. En réalité il n'y a pas de musique française, et d'une façon générale il n'y a pas de musique nationale. Il y a la *musique* qui n'est d'aucun pays ; il y a des chefs-d'œuvre musicaux qui n'appartiennent en propre à aucune nation. A peine peut-on dire qu'il y ait des qualités nationales qui se révèlent dans la musique des compositeurs de chaque pays. Et encore serait-il bien difficile de dire en quoi consisterait un genre de beauté musicale qui serait particulièrement français. La justesse dans l'expres-

sion dramatique, qualité que l'on attribue volontiers à la musique française, n'a-t-elle pas aussi bien appartenu à un Italien comme Monteverde, à un Allemand comme Gluck qu'à un Français comme Rameau ? Je ne vois guère de proprement Français dans notre musique qu'une certaine *couleur* qui me paraît d'ailleurs indéfinissable. Il y a cependant une *tradition française*, c'est-à-dire qu'il y a une suite de grands musiciens français qui ont lutté pour l'art sincère contre la mode et la convention, tradition analogue à celle que nous retrouvons dans d'autres pays, en Allemagne par exemple, de Bach à Beethoven. Cette tradition, nous pourrions la représenter par les grands noms de Charpentier, Couperin, Rameau, Grétry, etc. Cette tradition est rompue au commencement du XIX^e siècle par l'invasion du virtuosisme italien. Elle ne se renoue que dans la seconde moitié du XIX^e siècle avec César Franck et M. Saint-Saëns : la musique symphonique prend alors une importance croissante et réagit sur la conception déplorable qu'on se faisait depuis Meyerbeer de la musique dramatique. — Mais Berlioz, qu'en faites-vous ? — Berlioz me paraît étranger à toute cette évolution. D'abord Berlioz ne me semble pas être avant tout un *musicien* ; c'est un génie trop littéraire. De plus, il est aussi peu Français que possible : voyez avec quelle facilité les Allemands l'ont adopté ! Il n'est ni précis, ni concis. Il n'a pas le souci de la forme. S'il a eu des imitateurs, c'est surtout en Allemagne, et la jeune école allemande dont Richard Strauss est le plus brillant représentant procède directement de Berlioz. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Berlioz a ramené l'attention du public vers la musique symphonique ; mais n'oublions pas la distance qu'il y a d'un poème symphonique à une symphonie, et, en définitive, s'il faut chercher à qui notre génération de musiciens doit d'être ce qu'elle est, à côté de l'influence encore toute puissante d'un César Franck, celle de Berlioz me paraît à peu près nulle. D'ailleurs nous sommes loin de subir passivement l'influence de Franck. Nous tendons à quelque chose de nouveau, nous désirons tous, plus ou moins consciemment, nous reposer des musiques trop complexes, revenir à la simplicité, ce qui ne veut pas dire à la pauvreté. Nous nous trouvons à peu près dans la même situation que les hommes de la fin du XVI^e siècle, lassés d'un trop long usage et parfois de l'abus du contrepoint : M. Debussy est un peu notre Monteverde ; il abandonne la mélodie pour la musique « récitative », pour le style « représentatif », comme on disait dans les premières années du XVII^e siècle ; il renonce aux ressources de la polyphonie, il s'abstient même de moduler. — Mais nous avons aussi nos mélodistes ! — Sans doute. — Et ne désirez-vous pas plutôt le triomphe de la mélodie et

de la polyphonie ? — Je n'ai qu'un désir ; c'est qu'on écrive de belles choses ».

La pensée de M. Vincent d'Indy est belle ; elle est sincère, hardie, harmonieuse. Ne fût-elle pas vraie, du moins elle plaît et elle frappe comme toute opinion profondément réfléchie qui s'affirme librement. J'y trouvais pour ma part la confirmation fort précieuse de quelques-unes de mes impressions. Il m'était particulièrement agréable d'entendre M. Vincent d'Indy réfuter un certain nationalisme artistique fort étroit et fort ridicule, limiter au culte de l'art sérieux la tradition française, tout en excluant Berlioz de cette tradition. Mais je me demandais toujours si Couperin, Charpentier, Rameau, Grétry, César Franck, sans parler des vivants, suffiraient à nous assurer, en face des Italiens et des Allemands, le rang auquel nous prétendons comme nationalité musicienne.

J'allai trouver M. Alfred Bruneau.

L'auteur du *Rêve*, de l'*Attaque du Moulin*, et de *Messidor*, j'en étais sûr, me tiendrait un langage bien différent de celui de M. Vincent d'Indy : « Berlioz ! s'écrie tout de suite M. Bruneau, mais il a sauvé la musique française et son influence bienfaisante se fait encore aujourd'hui sentir dans les œuvres de nos jeunes compositeurs. — Qu'entendez-vous donc par musique française ? — Par musique française j'entends la musique d'Adam de la Halle, de Rameau, de Méhul, de Boieldieu, j'entends une musique essentiellement simple, venue du cœur, d'une expression directe, sinon toujours profonde, franche, généreuse et plutôt dramatique que symphonique. Cependant la symphonie dans la seconde moitié du XIX^e siècle... — Ah ! voilà ! c'est l'influence allemande qui nous a rendu plus symphonistes que nous ne l'étions auparavant ! Du reste cette influence a été heureuse et notre musique dramatique elle-même n'en est devenue que plus solide. Mais à l'heure actuelle, Wagner a cessé d'agir sur nous, nous nous libérons et nous redevenons purement Français... Heureusement ! car je suis résolument nationaliste en art : un artiste doit être de son pays. Plus s'accuseront en lui les caractères propres de sa race et plus sûrement sa puissante originalité fera pénétrer son œuvre chez les peuples voisins. Mon nationalisme artistique n'est qu'une forme de mon internationalisme philosophique. — Et quels sont aujourd'hui les plus Français, selon vous, des musiciens nés en France ? — Debussy est Français : il parle un langage simple. Mais il cultive un genre trop spécial ; c'est un tempérament d'exception ; il ne fera pas école. D'ailleurs qu'importe ? Je ne suis pas pour les écoles, il n'y a que les personnalités qui comptent en art. Et justement ce qui me déplaît un peu chez M. Vincent d'Indy, c'est qu'il est trop entouré de